

Nous vous offrons, avec l'autorisation d'Hervé LE CORRE, ce bref mais percutant extrait de l'article «*Dans le mur*» qu'il a donné à *Rue 89 Bordeaux* le 20 mars.

ENTENDEZ-LES

Entendez-les tous, masqués de cette indécence qui les protège, croient-ils, de la honte d'avoir tant fait pour qu'aujourd'hui nous soyons tant désarmés face à la pandémie.

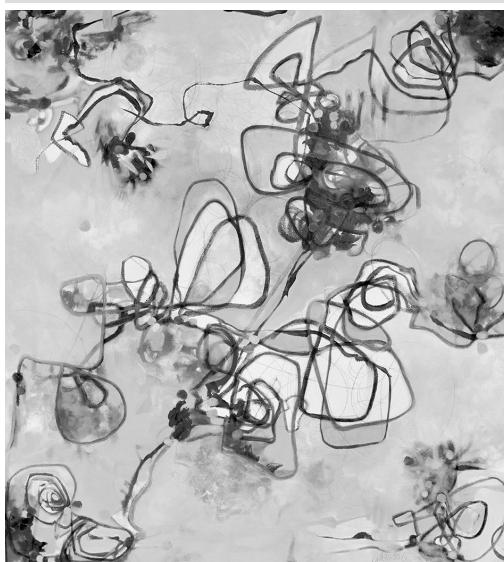
Entendez-les promettre de jeter par-dessus les moulins les règles de fer qu'impose l'Europe aux déficits budgétaires, après que les pires menaces eussent été brandies face à tout manquement.

Entendez-les trouver les dizaines de milliards introuvables jusque-là pour financer la puissance publique et abonder les budgets sociaux.

Entendez-les bavasser leurs improvisations brouillonnes, criminelles sans doute, dans la lutte contre la pandémie, entre bêtise aveuglée par des années de libéralisme buté et incompétence de commis boursiers grimés en femmes et hommes d'État.

Alors oui, l'effroi, qui nous saisit tous. Mais la rage, aussi, car la colère était grande ces derniers mois en France et ailleurs. Puissent tous les aimables citoyens applaudissant à leurs balcons les hospitaliers dans la tourmente (se) manifester quand viendra l'heure des comptes à rendre et des indispensables ruptures qu'il faudra assumer pour tâcher de sauver notre monde.

Georgina Calzada, La Promesa.



PLURALISME : SAUVONS LES OURS !

« PAS UN MOIS ne se passe sans que soient annoncés plans de restructuration, mises en liquidation judiciaire, rachats de titres accompagnés de suppressions d'emplois touchant tout à la fois journalistes, ouvriers du Livre, employés et cadres. Le pluralisme est malmené, l'outil industriel saccagé à travers les fermetures d'imprimeries et voilà qu'aujourd'hui c'est le système de distribution coopératif, mis en place à la Libération, qui se trouve menacé, sans parler de la mainmise du pouvoir sur l'audiovisuel public... » Cet extrait d'une déclaration du secteur médias du PCF, qui faisait de l'année en question « la pire dans les annales de la presse », date de... 2012. Elle pourrait, hélas, servir d'épitaphe à toutes celles qui ont suivi.

La période de crise, économique et de confiance, est désormais dans l'ADN de la presse. L'érosion des ventes, conjuguée à un modèle économique qui n'a pas encore trouvé la martingale du web, provoque sans cesse les mêmes ravages. Les derniers mois sont parlants. Mobilisation pour sauver *L'Humanité*, dépôt de bilan de *L'Écho*¹, suspension de la parution des *Nouvelles de Bordeaux et du Sud-Ouest*, nouveau plan de départs volontaires à *Sud-Ouest*, campagne d'abonnements de survie de *Rue 89 Bordeaux*², pourtant media purement en ligne, difficilement bouclée malgré une forte mobilisation de ses réseaux. La période récente a encore une fois illustré que le pluralisme est en danger, et qu'il faut se battre pour « l'info-diversité ». Sauvons les ours³ !

CONCENTRATION DES MÉDIAS...

Une très grande partie des médias français est sous la coupe de milliardaires (Drahi, Bolloré, Niel, Arnault, Bouygues) cumulant pour la plupart les activités dans la presse et les télécommunications, afin de maîtriser l'ensemble de la chaîne. Socialement, les rachats s'accompagnent de coupes dans les effectifs. Politiquement, cette concentration des médias, un véritable « bal des vampires » comme le souligne Acrimed⁴, a fonctionné à plein régime lors de l'accession au pouvoir de Macron.

Dans la presse quotidienne régionale, la concentration s'est établie autour de quelques grands groupes régionaux ayant

par Olivier ESCOTS
Membre du Conseil départemental du PCF 33,
section de Bordeaux. Ancien journaliste et
ancien représentant syndical des journalistes.

une portée monopolistique sur leur périmètre d'implantation. Et si le nombre de titres régionaux est passé depuis 1945 de 150 à une soixantaine (selon Acrimed), cette chute vertigineuse ne montre pas un autre phénomène, celui de la mutualisation des contenus, souvent identiques dans différents titres d'un même groupe.

Au-delà de la concentration des titres se pose aussi la question de la pratique du journalisme. Le phénomène maintenant ancré des chaînes télé d'informations continues n'a jamais autant illustré Bourdieu (*Sur la télévision*, 1996), à la fois sur l'homogénéisation des médias et sur la célèbre maxime « Les faits divers sont aussi des faits qui font diversion ». Serge Halimi et François Ruffin avaient défini deux catégories de journalistes. Le premier s'était concentré sur *Les Nouveaux Chiens de garde* (1997), le second sur *Les Petits Soldats du journalisme* (2003). Les premiers sont chargés de maintenir la pensée dominante. Les autres sont imbriqués dans un système de fabrication de l'information qui ne leur en fait pas sortir. On en revient à Marx et « aux idées de la classe dominante qui sont aussi, à toutes les époques, les idées dominantes ».

...VS INDÉPENDANCE ÉDITORIALE

Ces vingt dernières années, l'érosion des effectifs et la montée du web, avec son caractère d'immédiateté, ont également dégradé les conditions de travail dans les rédactions. Elles privent la très grande majorité des journalistes voulant exercer dignement leur métier d'un bien précieux, celui du temps long, le temps du reportage et de l'analyse. Quelques revues ou *pure player* en ont fait le choix et portent un journalisme de qualité.

Des moyens existent pour préserver le pluralisme. Cela passe par exemple par la reconnaissance de l'indépendance éditoriale des rédactions et par des aides à la presse mieux fléchées, prioritairement vers les médias indépendants, en lien avec les représentants des salariés. Ou encore, et c'est sans doute l'urgence la plus criante, par la sauvegarde et le

suite en page 2

Depuis 1994, Gric de Prat fait vivre la culture gasconne pour tous les publics. Ses créations s'appuient sur un matériau à la fois propre à l'occitan et commun aux cultures du monde. Des récits hors du temps, en gascon et en français, des chansons issues du répertoire occitan ou créées par la compagnie, des musiques, savantes ou populaires, se mêlent pour inventer un avenir meilleur. Éric ROULET revient sur l'engagement de toute sa vie.



LO LONG CAMIN DE GRIC DE PRAT OU LA DÉFENSE ILLUSOIRE DE LA CULTURE GASCONNE EN AQUITAINE

JE SUIS NÉ Bordelais. Ce fut comme un péché originel attaché à ma personne, à une époque qui ignorait et méprisait tout lieu et toute culture qui ne soit pas celle de Paris. Mais il y eut pire : celle qui m'a élevé m'a appris à connaître et aimer la ville, son histoire et son identité propre. Toutes choses bannies dans une conception du monde Oh Combien ! jacobine...

Ce mépris, que je compris dès mes plus jeunes années, devint colère et révolte dès l'âge de onze ans. C'est ainsi que je décidais d'apprendre le gascon et, de toutes les faibles forces d'un enfant, de défendre sa survie dans un pays qui l'oubliait. Un engagement qui ne s'est jamais démenti, probablement parce qu'il trouva une compagne en Béarn, où la langue restait plus vivante et l'identité plus affirmée.

Tous deux imprégnés d'éducation populaire, nous décidâmes de créer des centres de vacances de sensibilisation à la culture occitane : des lieux de bilinguisme et de culture, mais aussi de liberté pour revisiter les relations adultes-enfants. Les pratiques artis-

tiques y ont tout naturellement trouvé place et ce fut dans ces moments d'exception que nous avons conçu Gric de Prat.

Comment parler d'occitan dans un pays qui a si totalement oublié sa culture propre ? Comment relever l'incroyable pari de la survie dans une indifférence quasi complète ?

Transmettre la parole. Marcel Castan, philosophe languedocien, infatigable combattant de l'identité locale, nous offrait alors une route possible : loin, très loin du folklore, il fallait se situer aux lieux de plus grande ouverture, de plus grande créativité. Pour être incontournable. Et c'est bien ainsi que nous avons conçu notre activité musicale et artistique : au départ autour de la fête de rue, du retour modernisé de traditions populaires créatrices de vie sociale, de partage et, en un mot, d'humanisme. Nous avons ainsi organisé puis animé des centaines de carnavals, de bals occitans ou de fêtes populaires, jusqu'à réaliser la difficulté de la transmission de la parole, diluée dans la pratique. Un premier résultat valorisant, mais insuffisant pour nous

qui désirions avant tout raconter la culture gasconne et son histoire.

Alors vint le temps du concert. D'années de formation musicales et artistiques, pour se donner les moyens de cette parole retrouvée, jaillit un premier spectacle : une évocation intime de la vie de Félix Arnaudin, une vie toute entière tournée vers la recherche illusoire d'un monde en cours de disparition. Une étrange similitude avec nos propres préoccupations. Mais est-il besoin d'espérer pour entreprendre ?

En tout cas, la voie était trouvée : nous allions raconter la culture gasconne... raconter en musique, en chansons ou en récits mais raconter une culture vivante, riche de son passé prestigieux, forte de son bannissement et de sa lutte contre l'oubli. Une démarche qui implique la création. Alors nous avons conçu nos spectacles comme un mélange intime, utilisant l'histoire et la culture traditionnelle en tant que matériaux d'une création contemporaine et d'un message humaniste intemporel : celui des troubadours et de la civilisation du « paratge ». Mais nous ne sommes pas les premiers à penser que la création porte des exigences humanistes.

Un outil de mémoire. L'étape suivante fut celle de la prise de conscience du côté éphémère du spectacle, principalement à l'occasion d'une commande, *Bordèu*, l'évocation du passé gascon de Bordeaux. Un spectacle pour raconter cette histoire si soigneusement oubliée, vivante de nouveau le temps d'une manifestation puis retombant dans cet oubli programmé. Deux ans de recherches et de création pour quelques instants de rémission ?

Nous avons écrit le spectacle, et enregistré sa musique, un premier livre-témoignage qui sera suivi par d'autres livres et d'autres disques. Un outil de mémoire à l'égal d'autres œuvres de ce type qui jalonnent le passé bordelais comme autant de balises luisant faiblement dans la nuit. Mais que faire de mieux que d'apporter humblement sa pierre au sauvetage d'une histoire oubliée ? De Camille Jullian à l'abbé Berger, d'autres ont accompli cette tâche que nous nous contentons de prolonger.

L'actualité pour Gric de Prat se situe maintenant au Moyen-âge : le spectacle *Aquitania* raconte cette période d'extrême prospérité de la culture occitane. En inventant l'idée d'amour, les troubadours ont marqué pour toujours la civilisation occidentale. Il est doux de raconter « l'avant » des siècles de mépris, lorsque partout, en Europe, chantait la langue romane. Et si nous racontons en hommes du XXI^e siècle et avec les moyens de notre temps que le message de la *fin's amor* persiste et signe, nous avons au moins cette certitude qu'il en sera encore ainsi pour les siècles à venir.

Éric ROULET

Preignac, le 18 février 2020

Suivre l'actualité du groupe > <https://gricdeprat.com>



suite de la première page

renforcement du système de transports et de distribution de la presse. L'économiste Julia Cagé (*Sauver les médias*, 2015) propose un modèle de société de médias à but non lucratif, avec consultation des journalistes et des lecteurs, réaffirmant que l'information est un bien public. Rappelons-nous également le programme du Conseil national de la Résistance : « La presse est libre quand elle ne dépend ni de la puissance gouvernementale ni des puissances d'argent mais de la seule conscience des journalistes et des lecteurs ». O.E.

1. Quotidien régional qui paraissait en Limousin (*L'Écho de la Creuse*, *L'Écho de la Haute-Vienne* et *L'Écho de la Corrèze*), dans l'Indre (*L'Écho-La Marseillaise*) et la Dordogne (*L'Écho Dordogne*) ; son dernier numéro est sorti le 6 novembre 2019, après soixante-quinze ans d'existence.

2. <https://rue89bordeaux.com/> offre l'accès à son « Kiosque abonné » le temps du confinement...

3. L'ours est l'encadré, obligatoire, dans lequel apparaissent les mentions légales de toute publication.

4. Action critique médias, observatoire des médias > <https://www.acrimed.org>

Jean-Claude MASSON et nos amis de l'Union rationaliste de Bordeaux nous proposent la réflexion exposée par Sylvestre HUET¹ : comment, dans les musées, prendre en compte les pratiques, les croyances et les œuvres des populations du monde entier, et comment tenir et maintenir une approche sensible, mais rigoureuse et scientifique, à destination du public ?

MUSÉES DE SCIENCES CONTRE LA SCIENCE ?

LE DERNIER NUMÉRO² de la formidable revue *Espèces* est en kiosque. Il y est question d'espèces envahissantes, comme le moustique tigre présent désormais dans la majorité des départements français. Du pommier, [...] de son origine sauvage dans les montagnes du Kazakhstan à ses avatars domestiques. Du savoureux mystère de la calotte rouge qui fit prendre des traces fossiles de trilobites pour celles d'un être mi-homme mi-bœuf dans la Normandie des contes. De Spider-Man et des vraies araignées. Ou de notre ancêtre à tous, Luca, qui remonte peut-être à plus de 4 milliards d'années. Bref, comme chaque trimestre, savourez la meilleure revue de sciences naturelles pour amateurs, dont la qualité des textes rivalise avec celle de l'illustration.

Mais, surtout, ne ratez pas le débat lancé par Guillaume Lecointre, professeur au Muséum national d'histoire naturelle. Et auteur d'une double page manifestement inquiète, voire un tantinet énervée. Il y relate un débat en cours dans la communauté internationale des musées, l'ICOM³. Laquelle s'est fendue d'une nouvelle définition de leur action, « dégoulinante de bonnes intentions », reconnaît Lecointre, mais susceptible d'une critique radicale.

Mauvais souvenir. Les bonnes intentions ? « Les musées sont des lieux de démocratisation inclusifs et polyphoniques, dédiés au dialogue critique sur les passés et les futurs. Reconnaissant et abordant les conflits et les défis du présent, ils sont les dépositaires d'artefacts et de spécimens pour la société. [...] Les musées n'ont pas de but lucratif. Ils sont participatifs et transparents, et travaillent en collaboration active avec et pour diverses communautés afin de collecter, préserver, étudier, interpréter, exposer, et améliorer les compréhensions du monde, dans le but de contribuer à la dignité humaine et à la justice sociale, à l'égalité mondiale et au bien-être planétaire. »

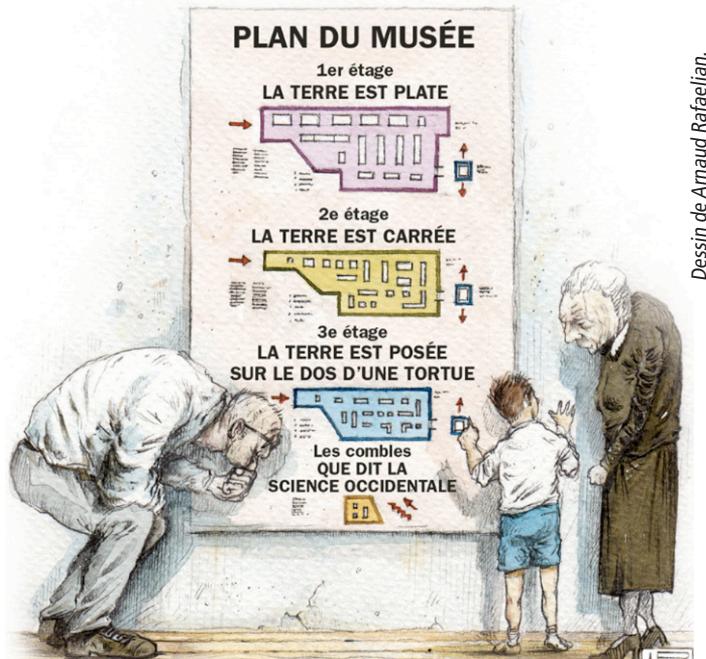
Allons droit au but du problème soulevé par Lecointre. Lequel souligne la phrase qui fait tiquer : « La définition du musée doit être ancrée dans la pluralité des visions du monde et des systèmes de pensée, et non dans une tradition scientifique occidentale unique. » Une volonté qui se justifie par un mauvais souvenir. Celui

de musées (de sciences naturelles) qui, « en tant qu'institutions, ont été fondés à la croisée de la quête de la connaissance et des nouveaux paradigmes scientifiques, marqués par la violence extrême mise en œuvre par les puissances européennes pour coloniser l'Amérique, l'asservissement des populations africaines, les persécutions religieuses et les expulsions en Europe. »

Pour le dire avec un peu de brutalité, mais c'est parfois nécessaire pour se remuer les méninges, Guillaume Lecointre craint qu'une vision enfin juste des relations de domination et d'exploitation qui ont marqué au fer rouge la conquête coloniale se traduise par un déni... de science. Que l'on mette au même plan – comme deux visions du monde à respecter – la théorie de la Terre plate ou juchée sur le dos d'une tortue et l'astrophysique. Ou celle d'une création des espèces vivantes par une volonté divine et la biologie évolutionniste. Dans une sorte de repentance appliquée non aux conditions d'existence concrètes des populations mais à des croyances anciennes ou actuelles.

Des croyances. Diverses, respectables en tant que croyances. Mais dont la caractéristique commune est de poser un voile sur le monde et non une compréhension. Des croyances qui appréhendent le monde d'une certaine manière, parfois efficace mais rarement – il y faut de la chance –, mais qui ne permettent pas d'en percer le sens. Aucune croyance traditionnelle ne permet d'envoyer un satellite en orbite ou de soigner correctement le paludisme ou le choléra. L'Occident dominateur et exploiteur en a fait l'expérience, cruelle, lorsque la peste extermina près de la moitié de la population de l'Ouest européen entre 1350 et 1450. Que la population du territoire français actuel est passée – indique l'historien Leroy Ladurie⁴ – d'environ 20 millions d'habitants à 10 millions, dans des souffrances infinies, souvent attribuées à un dieu mécontent mais jamais à leurs véritables causes naturelles.

L'approche scientifique du monde naturel n'est pas occidentale, sauf dans sa création historique, laquelle est contingente. Elle est universelle, et c'est pour cela qu'elle fonctionne partout et pour tous. La voir bouscu-



ler les croyances traditionnelles ou récentes des populations qui y sont confrontées n'a rien d'étonnant..., c'est justement ce qui s'est passé en Europe lors de sa construction.

Confrontation douloureuse. Charles Darwin en fit l'amère expérience, qui ne parvint même pas à convaincre son épouse, sans parler de son évêque. Cette confrontation est douloureuse pour les croyants. Tous. L'église chrétienne en fit l'expérience en Europe. Elle combattit. Galilée en fit l'expérience, comme Darwin. Elle a perdu ce combat de la croyance contre le savoir. Pourquoi en serait-il autrement pour les croyances d'autres populations ? Parce que les armes de l'Europe les ont asservies, massacrées, exploitées ? Que des combattants de la liberté et de l'égalité se réclament de croyances populaires pour donner un sens symbolique à leurs luttes se comprend. Mais comme ces croyances n'éclairent pas le monde – elles l'obscurcissent –, elles risquent surtout, après des succès initiaux, de conduire à l'échec.

Alors, les musées dans tout cela ? Les croyances populaires y ont leur place. Comme objet de science. Objets respectés, mais tout aussi analysés qu'un squelette fossile ou l'arbre généalogique des pommiers et des êtres humains. Ne pas avertir le visiteur, et l'éduquer comme on apprend la science à l'école, que ces – ses – croyances peuvent le tromper sur la nature du monde (et des relations sociales) c'est le maintenir dans une ignorance qui n'est pas étrangère à sa sujexion par les puissants du monde. Il faut le faire avec délicatesse, comme Darwin le fit de son temps. Mais sans faiblir.

Le débat, nous dit Guillaume Lecointre, n'est pas terminé à l'ICOM. Souhaitons lui une bonne conclusion. Scientifique. Populaire. Pédagogique.

Sylvestre HUET

1. Publié le 15 décembre 2019 par l'auteur, sur son blog {Sciences²} > <https://www.lemonde.fr/blog/huet/2019/12/2>
 2. Trimestriel. Numéro 34, décembre 2019-février 2020.
 3. Conseil international des musées, icom.museum/fr
 4. Voir *Histoire des paysans français. De la peste noire à la Révolution*, Emmanuel Leroy Ladurie.
 Le Seuil, L'Univers historique, 2002, 816 pages, 33,50 €

Propos recueillis par
Jean-Jacques CRESPO

Tout vient d'un changement de tonalité lors d'une Fête des Libertés, un 13 juillet, à Bordeaux-Bacalan. Alors que nous chantions avec quelques ormistes *Ma France* de Jean Ferrat, une voix derrière nous a respecté à la lettre (à la note ?) la partition originale alors que nous suivions le cours habituel de notre interprétation. Déstabilisant mais tout à fait justifié ! Ne cherchez pas ! Le puriste en question, Daniel Pantchenko lui-même, grand connaisseur du répertoire de Ferrat... entre autres. Bien avant cet épisode musical, j'avais lu la biographie qu'il lui a consacrée. Et donc, j'ai voulu en savoir un peu plus..

DANIEL PANTCHENKO, LA CHANSON ET L'ÉCRITURE

Pantchenko, c'est un patronyme qui me renvoie à mes années de jeune communiste. Je suis un peu nostalgique de ces années-là. Et toi ?

DANIEL PANTCHENKO. J'ai été militant de la Jeunesse communiste dans la deuxième partie des années 1960. J'habitais à Bacalan, cité Labarde, tout près de la cité Claveau, et j'en garde évidemment de bons souvenirs de moments, de rencontres surtout. Pas vraiment de nostalgie. Mais quand je suis revenu à Bordeaux en juin 2016, après quarante-cinq ans de vie parisienne, par un étrange hasard, l'appartement que nous avons choisi avec mon épouse m'a replongé un peu dans cette époque. Non seulement il est situé à Bacalan (plus près des Bassins à flot), mais il est voisin de celui qu'habitait jadis un de mes camarades de la JC, Michel Naudy, journaliste que j'ai ensuite croisé à *L'Huma*, une forte personnalité trop tôt disparue. À l'anniversaire de sa mère, peu après notre arrivée dans le quartier, je lui ai donné un cahier d'écolier de Michel dans lequel figure notamment le texte d'une chanson de son cru, dont mon frère Serge avait composé la musique : Aux quatre coins des poings levés. Signifiant, non ?

Comment en es-tu venu à t'intéresser à la chanson française ?

Ça remonte à l'enfance. Ma mère aimait beaucoup la chanson populaire, Édith Piaf, Yves Montand, et bien que j'aie très peu de souvenirs de cette époque – nous habitions Arcachon –, il paraît qu'à cinq ans je chantais *Le Petit Cordonnier* de Francis Lemarque à la maison et que les voisins me donnaient des oranges. Au début des années 1960, à quatorze ou quinze ans, j'ai adoré Aznavour avec des titres comme *Les Deux Guitares*, *Il faut savoir*, *Hier encore...*, et très vite il y a eu Ferrat avec *Deux enfants au soleil*, *Nuit et brouillard*, *C'est beau la vie*. Mais j'ai découvert également beaucoup d'artistes moins connus. Après, Serge et moi, on a commencé à écrire des chansons et je me suis mis à grattouiller la guitare pour m'accompagner.

À l'automne 1971, après un bac philo et le service militaire, je suis « monté à Paris » où j'ai fait de la chanson pendant quinze ans.

La variété est souvent décriée comme mode mineur. Qu'en penses-tu ?

Je n'ai jamais été touché par la chanson anglo-saxonne, Beatles compris. Sans être un amateur de poésie pure, j'ai besoin de comprendre ce qui m'est chanté, même si j'accorde une grande importance à la musique, à la mélodie. Pour en venir à ta question, deux remarques : le terme « variété » était jadis au pluriel et, outre la chanson, il englobait d'autres genres musicaux, des sketches, des imitations, etc. Par ailleurs, très souvent, dès qu'un chanteur écrit des textes soignés, on le qualifie de « poète ». Pour moi, chanson et poésie constituent deux choses très différentes et je préfère parler, le cas échéant, de chanson à caractère poétique.

Dans une chanson, la musique, la mélodie, le rythme, l'arrangement, la voix de



Au salon du Livre à Paris en 2011.
Photo Claudie Pantchenko.

l'interprète et son jeu sont essentiels et génèrent une création particulière. Le terme « mineur » me semble d'autant plus méprisant qu'il vise un art populaire, un extraordinaire marqueur de l'Histoire comme de nos histoires individuelles. J'aime bien cette formule de Jean Vasca, auteur-compositeur-interprète trop méconnu (décédé en 2016) : « Puisque la chanson est un art mineur, allons au charbon, camarades ! »

Sur quels critères t'engages-tu pour telle ou telle biographie ?

Quasi sur un seul : l'œuvre. J'ai publié une première biographie en 2006, presqu'un peu par hasard, *Charles Aznavour ou le destin apprivoisé*. J'étais alors journaliste à la revue trimestrielle *Chorus, les cahiers de la chanson* et l'un d'entre nous, Marc Robine – à la fois journaliste et chanteur – est mort prématurément alors qu'il avait amorcé l'écriture de ce livre. Nous en avions parlé ensemble et j'ai eu envie de poursuivre son travail.

NI UNA MENOS. PAS UNE DE MOINS. Hommage aux femmes en lutte

Georgina Calzada, fil rouge de ce numéro

L'association Puceart (Pour un commerce éthique de l'art) a proposé aux Instituts Cervantès de Bordeaux et de Toulouse, entre janvier et avril 2020, une exposition de l'artiste mexicaine **Georgina CALZADA**, *Des fleurs qui refusent de se taire*. « Pour moi, explique-t-elle, la fleur est le symbole féminin par excellence. Elle est vibrante, diverse, mouvante. Elle est cette force subtile et puissante de la femme. Préoccupée par la situation de violence contre les femmes au Mexique, j'ai voulu parler des femmes qui ont osé lever la voix envers et contre tout, sans oublier celles qui sont restées en chemin, toutes ces femmes assassinées seulement parce qu'elles étaient des femmes. » « Nous sommes, d'une part, horrifiées de voir augmenter les féminicides, les mauvais traitements, la discrimination et le machisme. Et, d'autre part pourtant, nous sommes souvent incapables de reconnaître notre valeur alors que des générations de femmes ont réussi à développer leurs talents. Les photos de *Yo soy Mexico*, tirées sur papier coton, montrent ces femmes artisanes, astronautes, artistes, footballeuses, scientifiques, danseuses... La série *Genesis* s'interroge sur les ancêtres et les origines. La série *Origine* parle de la femme qui donne la vie. La série *Diversité*, très colorée, joyeuse et diverse, parle des femmes mexicaines. La série *Campo algodón* (Champs de coton) évoque la tragédie des femmes assassinées à Ciudad Juarez. » « Ce projet est un pari pour apprendre à valoriser ce que sont et font les femmes, pour dire aux petites filles qu'il faut se battre pour réaliser nos rêves. »

> <https://gcalzada.com.mx/2020/>
> <http://puceart.free.fr>

Comme la revue *Chorus* avait un partenariat avec les éditions Fayard, j'ai pu ensuite me consacrer à « mon » chanteur, Jean Ferrat. L'ouvrage est paru en septembre 2010, six mois après son décès et, à ma grande surprise, il s'est vendu à 15 000 exemplaires la première semaine. Un « succès de librairie » qui m'a permis d'imposer le suivant sur Anne Sylvestre en 2012, ce qui n'était pas acquis au départ, puis en 2014 sur Serge Reggiani. En 2016, j'ai abordé de manière indirecte l'œuvre de Léo Ferré – au Cherche midi, cette fois –, parce que je l'avais pas mal croisé entre 1986 et 1992, époque où il soutenait le TLP Dejazet, Théâtre libertaire de Paris, dirigé par ses amis anarchistes. Bien sûr, chaque fois, j'évoque la vie privée de l'artiste, mais à minima.

Quelles ou quels artistes places-tu en haut de l'affiche ? Et celles ou ceux qui devraient s'installer durablement dans la chanson française ?

Je ne réponds jamais vraiment à ce genre de question. Pour moi, il s'agit de choix trop subjectifs. Pigiste à *L'Huma, L'Huma-Dimanche* (et un peu à l'hebdomadaire *Révolution*) entre 1977 et 1992, puis à *Chorus* de 1992 à 2009, je me suis attaché à conjuguer travail sur des artistes connus et découvertes, en allant au spectacle cinq à sept fois par semaine, dans des petits lieux comme dans des festivals. C'était un plaisir, une chance, et j'essaie surtout d'essayer de faire comprendre que j'ai rencontré des créatrices et des créateurs très différents.

Bien sûr, en tant qu'amateur de chansons françaises et francophones, j'ai été très sensible aux grands classiques, Brassens surtout, puis Ferrat, par son écriture et ses mélodies, mais aussi sa voix et son implication citoyenne. Idem pour Anne Sylvestre, que j'ai beaucoup croisée, et j'ai eu le bon-

heur, l'an dernier, de pouvoir aider une école de mon quartier à porter son nom. Au fil des années, j'ai eu la chance de découvrir des artistes à leurs débuts, plus ou moins connus aujourd'hui, comme Jeanne Cherhal, Clarika, Bénabar, Aldebert..., sans oublier Allain Leprest, trop tôt disparu lui aussi.

Ce n'est pas nouveau : nos oreilles sont saturées de chansons en langue anglaise. Peut-on résister à cette emprise ?

Effectivement, il y a bien longtemps que l'édition nord-américaine domine le marché et nombre d'artistes de la génération actuelle se sentent obligés d'écrire et de chanter en anglais. Déjà dans les conversations, entre le « fun », le « dark », le « smile » et autres facilités-valises, la langue française en prend pour son grade et, à mon petit niveau, j'essaie de la défendre. En 2002, Jean Ferrat avait publié dans *Le Monde* un « Point de vue » intitulé « Qui veut tuer la chanson française ? » et il interrogeait le service public de radio-télé sur sa responsabilité face au raz-de-marée anglo-saxon.

Depuis, la situation ne s'est guère améliorée, mais nombre d'artistes arrivent à résister à leur manière, d'abord en restant eux-mêmes, en se regroupant et en privilégiant le spectacle vivant dans les petits lieux et les festivals régionaux. Deux publications principales soutiennent ce type de créations : le trimestriel *Hexagone* et le magazine bimestriel *FrancoFans*.

À quels projets travailles-tu ?

En tant que retraité amateur, j'ai – disons – deux principaux projets sur le gaz. D'abord, il y a un ouvrage sur Charles Aznavour et ses chansons « faits de société » : la plus connue reste *Comme ils disent*, sur l'homosexualité, mais il y a notamment *Mourir d'aimer* (la pression sociale), *Emmenez-moi* (l'immigration), *La Terre meurt* (l'écologie) et beaucoup d'autres titres à découvrir, sur la guerre, le viol, l'alcoolisme, la drogue, l'idolâtrie... Le livre doit paraître à la mi-septembre aux éditions Le Bord de l'eau, à Lormont, dans une collection récente, *Le Miroir aux chansons*.

Ensuite, j'ai un projet qui me tient particulièrement à cœur, *Anagrammes chantantes*, un livre encore sur la chanson mais dans l'esprit d'*Anagrammes renversantes ou Le sens caché du monde*, de Étienne Klein et Jacques Perry-Salkow, publié par Flammarion, qui m'a emballé et m'a filé le virus des anagrammes. Par exemple : François Fillon = Filons, on a l'fric ; ou, à propos de ce Président qui nous fait tant souffrir : Emmanuel Macron = Maman, mon ulcère !

As-tu d'autres passions que l'écriture ?

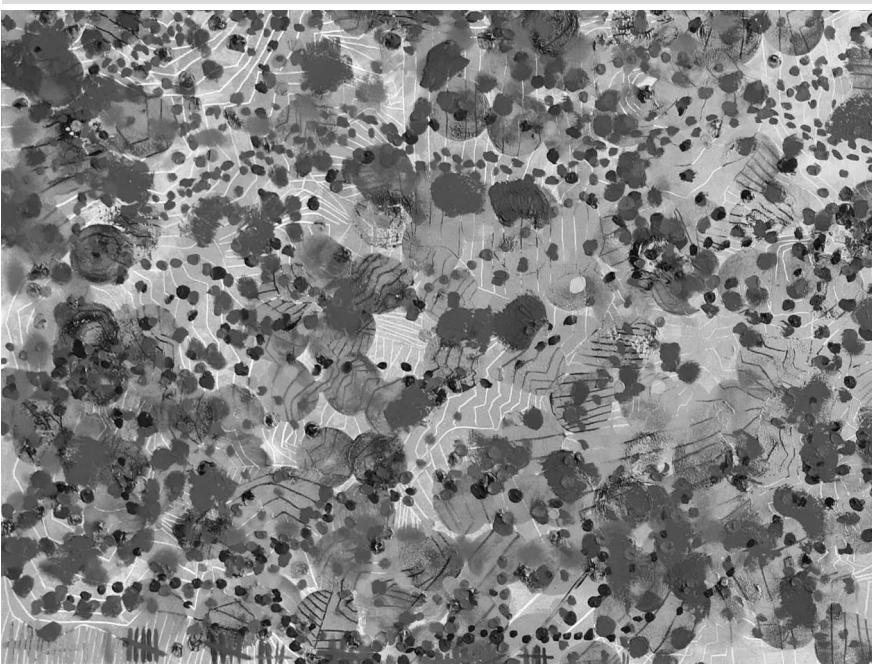
Pas vraiment. J'ai toujours lié la chanson et l'écriture. L'écriture de chansons et l'écriture sur la chanson. Dans le même temps, j'ai toujours aimé jouer avec les mots et j'utilise par exemple Facebook pour infuser une certaine réflexion à travers de très courts textes, comme : « Notre-Dame flambe, Hugo cartonne. Coronavirus : *La Peste* de Camus fait un tabac. » En cas de mega tourista, qu'est-ce qu'on lit ?

Pourquoi revenir à Bacalan ?

Je ne l'ai pas vraiment choisi, c'est un hasard et il a bien fait les choses. Mon épouse est une pure parisienne, elle est née à Paris, elle y a toujours vécu et elle n'en pouvait plus. Nous aurions pu aller vers Toulouse où mon frère habite, mais elle a préféré Bordeaux et j'étais ravi. En 2016, nous avons donc visité une grosse vingtaine d'appartements et de maisons, de Mérignac à La Bastide, de Bègles à Bacalan et c'est là que nous avons trouvé notre bonheur, ni trop près ni trop loin du centre ville, dans un quartier populaire en pleine évolution...



Georgina Calzada,
ci-contre, *Genesis 1*,
ci-dessous, *Punto por vieja*.



« Arcachon/côtes/flottantes... » Jean Casset

Jean Casset s'est fait connaître pour son ouvrage *Le Chiffre d'affaires, Enquête au cœur d'une grande surface* (éditeur Le Bord de l'eau, 2014, 20 €, postface de Éric Chauvier et Bernard Traimond). Pâtissier de formation et de métier, Jean Casset y relate son expérience et y dénonce un discours commercialo-managérial mensonger.

En exergue : « Toute ressemblance avec le mode de gestion de certaines entreprises existantes ou ayant existé n'est pas fortuite, elle est VOLONTAIRE. »

Jean Casset est aussi l'auteur de « Vendredi soir », texte paru sur le site de la nouvelle littéraire *Nouvelle Donne*. Accès gratuit >www.nouvelle-donne.net

« Arcachon/côtes/flottantes... », Jean Casset, le poète, nous égare consciemment/inconsciemment, et la beauté, et la souffrance, et l'inquiétude devant ce corps agressé par le mal, deviennent pour le mâle le moment d'évoquer avec force la force de vie de sa compagne et le souvenir prégnant d'amours anciennes. Extrait du recueil *Les Ajoncs*, 2004, page 174.

À Arcachon
Me laisseras-tu revenir sur tes côtes
Et poser mon doigt
Comme autrefois
Au mitan des flottantes
Pour accoster au creux du chapeau de la chanterelle
Qu'est ton nombril
Et qui tu sais me tente parce qu'à ton ventre plat
C'est l'amour qui ruisselle
De sensibilité
Ma perdue
Ma désespérée
Où dormirent les cygnes cette nuit
Qui s'en soucie
Et ton estomac touchant
Et ton sein absent
Qui s'en soucie
Et qui le voit vraiment
Tu fus moins détruite que rageuse
Finalement
Moins placide qu'orageuse
Et à moi moins présente qu'absente
*Place Fleming**
Ton insatisfaction et ta révolte
Ont trouvé raison d'être
Peut-être
Mais je ne suis plus là pour savoir
Je roule doucement
Désormais
Quand je passe
Dans la ville d'Hiver
Le nez vers cette fenêtre
Toujours masquée par le mimosa
Au second
Derrière laquelle j'étais si heureux quand
je te déshabillais

* La place Fleming, ex place des Palmiers, est considérée comme la place mythique de la Ville d'Hiver, quartier étendu et fort bourgeois de la bourgeoise Arcachon.

Et puis, ce court poème, « Que les choses soient bien claires entre nous » (page 22). Écrit dans la jeunesse des années 1970, il est malicieusement prémonitoire des luttes récentes ce poème qui peut se dire, se lire et se savourer dans son orthographie politique.

Il est bien entendu que cette société est pourrie.
Point.
Poing.
Point final.
Poing levé.
Poing levé final.

Plus bref encore, cet aphorisme, moteur d'une certaine fulgurance, et d'une véritable interrogation.
Tu t'accroches à ta montre, mais elle est versatile.
As-tu pensé au destin de tes doigts ?

En guise d'au-reire, vous pourrez vous procurer le recueil *Jalons 1972-2018*, paru fin 2019, auprès de votre librairie préférée dès que les temps de confinement obligatoire seront achevés. Recueil qui se termine ainsi : « *Peuple de ma famille, peuple dont je suis, tu es ma souffrance et ma désespérance et mon miroir aussi, comme ma meilleure et ma plus fidèle fréquentation* ». V. T.

Trente ans après

Jean-Pierre Léonardini a eu raison d'accepter la reprise de cette traduction à chaud de ses souvenirs. Antoine Vitez venait de mourir. Figure majeure du théâtre du XX^e siècle, il en a le « statut de commandeur » durant sa vie, et après. L'évocation est aussi l'occasion d'une réflexion puissante et étayée sur ce siècle et le communisme.

L'auteur a une connaissance fine et intime d'Antoine, de ses nombreuses et proliférantes mises en scène. Vraie complicité entre le critique et le metteur en scène ! Mais, de la part de « Léo » écrivant sur son ami et sur son œuvre juste après sa disparition, pas la moindre « concession », pas le moindre monument. Un simple hommage à l'œuvre, et à l'homme, à ses audaces sans paillettes, aux tentatives de celui qui fit « théâtre de tout », par exemple du roman d'Aragon *Les Cloches de Bâle* en 1975. Jean-Pierre Léonardini sait à merveille évoquer leurs relations. Celui qui devint, après des temps difficiles, secrétaire d'Aragon, ne peut que retenir l'intérêt des lectrices et lecteurs de *L'Ormée*. Au cœur de ces vies d'une intense richesse, l'art théâtral est trop éphémère pour que nous puissions le laisser filer quand, un instant, il est arrêté dans la grâce de l'écriture.

V. T.

Jean-Pierre Léonardini, *Profils perdus d'Antoine Vitez*. Éd. Le Clos Jouve, 2019, 17 €



D'Ormée en Ormée.

L'article intitulé « Interdire leurs œuvres pour briser le pouvoir des dominants sur les corps et sur les femmes ? » du n° 122 de *L'Ormée* (page 7) a fait réagir notre ami Gérard Loustalet-Sens*. Il nous a adressé le texte ci-contre. Nous sommes heureux de

le publier et de contribuer ainsi au débat sur des questions aussi importantes et récurrentes que la liberté d'expression, l'universel et son instrumentalisation, la domination masculine et toutes les formes de domination... Questions qui traversent le domaine des arts et de la culture : en témoignent, depuis, la défection de Roman Polanski à la cérémonie des César et le déroulement de la cérémonie elle-même.

Chacun sera attentif aux questions de Gérard, et pourra, comme Vincent Taconet ci-dessous, y apporter **ébauche de réponse et précisions.**

Autour du deuxième paragraphe. Dès sa réception, *Voyage au bout de la nuit*, le roman de Céline, a suscité des appréciations et des dépréciations. Les pamphlets violemment antisémites du même, parus sous le régime de Vichy, relèvent de la loi et non de la littérature. Réservons-les aux chercheurs et spécialistes. L'engouement pour Gabriel Matzneff ? Il relève plus d'une époque où « il est interdit d'interdire » permet tous les aveuglements et à une coterie alors puissante de cautionner des comportements de dominations et de viols sur des mineurs des deux sexes...

« Les César ne sont pas le cinéma français. C'est l'industrie et le reflet des structures de pouvoir »

Nora PHILIPPE, auteure, réalisatrice et productrice, *L'Humanité* du mercredi 4 mars 2020.

La littérature et les arts n'ont jamais été des activités hors sol, et l'artiste dans sa tour d'ivoire est un mythe. Il a fallu construire la tour... Et l'ivoire a un coût !

En revanche, la liberté artistique est aussi précieuse que la prunelle de nos yeux, car les œuvres sont fort souvent la caisse de résonance de nos souffrances et peuvent être un des levains de nos révoltes. Leur réception, leur succès ou leur échec, selon les lieux et selon les époques, forment et transforment, modèlent ou alimentent notre « vision du monde ».

Sur le troisième paragraphe. Quant à l'appréciation sur l'ambiance people et l'entre-soi de la représentation des *Suppliantes*, finalement, à la Sorbonne le 21 mai... qu'en dire ?

Les rédactrices et rédacteurs de *L'Ormée* n'y étaient point, n'étant pas du « gratin de la culture cultivée »... Mais fin décembre, à Bordeaux, dans le spectacle déambulatoire *Traversées* du Groupe 33, on a pu entendre

LIBERTÉ DE CRÉATION, CENSURE, RACISME

DANS L'ORMÉE de janvier-mars, Vincent Taconet livre, avec talent et érudition, une défense convaincante d'une liberté de création sans rivages. C'est un noble combat et on ne peut qu'en partager les attendus. Je me permettrai d'apporter quelques compléments. D'abord, les « règles de l'art », pour reprendre une expression de Bourdieu, ne sont pas intangibles, ce sont toujours des constructions historiques et sociales. La faculté de juger l'œuvre d'art, malgré Kant, n'est pas universelle, et la toute-puissance du génie créateur est à la fois une fable et une illusion...

À propos de censure et concrètement, Gallimard a-t-il eu oui ou non raison de renoncer à rééditer les pamphlets antisémites de Céline, l'un des deux ou trois plus grands écrivains français ? Comment se fait-il que le même Gallimard retire de ses rayons la production d'un Gabriel Matzneff dont les écrits abjects ont été célébrés jusqu'à aujourd'hui au nom des droits imprescriptibles de la littérature ? Et voilà que l'on s'avise, comme Elisabeth Roudinesco, que, après tout, ce n'était pas un si bon écrivain que cela... Voilà qui doit faire relativiser une liberté de création élititaire car interdite socialement, culturellement, économiquement au plus grand nombre.

Pour ce qui est de l'affaire de la Sorbonne et de la représentation des *Suppliantes* d'Eschyle, il faut contextualiser les faits en précisant que, empêchée le 25 mars 2019, la pièce a bien été représentée le 21 mai, sur invitation et sous protection policière. L'ambiance était très people et l'entre-soi bien parisien. Suprême raffine-

ment élitiste (ou snob : que Vincent me pardonne), une partie de la pièce était en grec ancien ! Bref, le gratin de la culture cultivée a pu à loisir se contempler le nombril loin des clameurs du monde... Ajoutons que le maquillage noir des Danaïdes a été remplacé – tiens donc – par des masques d'or et d'argent, les pieds et les bras restant noircis¹. Philippe Brunet, le metteur en scène, énonce doctement : « Le théâtre est le lieu des métamorphoses, pas le refuge des identités ». Je crois que Brecht aurait bien ri de ce genre d'afféterie. Pour ma part, j'entends surtout dans cette rhétorique, au-delà de la morgue hautaine de l'académisme, le mépris élitiste d'un détenteur patenté de la culture légitime...

Le parti-pris initial de mise en scène était bel et bien ambigu. Le grimage noir (dire *blackface*, c'est plus chic) est depuis des lustres une figure du racisme culturel dans l'Occident blanc. Raillés autant qu'humiliés et opprimés, les ex-« Indigènes », toujours racisés, ne veulent plus rien laisser passer en particulier dans le domaine de la culture. C'est l'objet de l'association Décoloniser les Arts, présidée par notre amie Françoise Vergès. Cette association est attaquée avec une violence invraisemblable par les dominants installés et bien-pensants du champ culturel. Alors, avant de hurler avec les loups, écoutons ce que les racisés ont à nous dire....

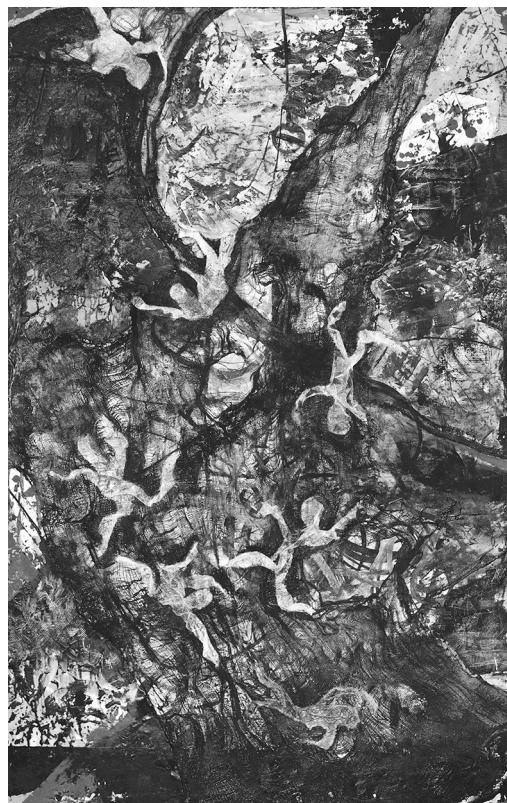
Gérard LOUSTALET-SENS

1. Michaël Naudin, « *Les Suppliantes d'Eschyle* répondent à la polémique et triomphent à la Sorbonne » (www.lefigaro.fr) ; Baudouin Espinasse, « Après la polémique, la revanche d'Eschyle à la Sorbonne » (www.lepoint.fr)

une invitation au spectacle lancée par un hymne aux *Nègres* de Jean Genet. La soirée se prolongeait par des extraits désopilants des *Oiseaux* d'Aristophane avec une tirade du roi des oiseaux en grec ancien..., et des clins d'œil appuyés et burlesques aux gilets jaunes et à l'évasion fiscale. Je ne crois pas que les spectateurs et les comédiens – amateurs – faisaient partie du « gratin de la culture cultivée »...

Antoine Vitez, qui se voulait « élitaire pour tous », un peu comme Bernard Lubat, disait qu'« on peut faire théâtre de tout » – peut-être pas n'importe qui ? Car c'est un art... et un métier. Dans la cour de création et de re-création, place au jeu, et place, bien sûr, à des « spectatrices et spectateurs » qui font vivre, qui font du théâtre un spectacle vivant... **V. T.**

* Gérard Loustalet-Sens est l'auteur de *Chronique des idées reçues, combattre la domination* (éd. Pleine page-Espaces-Marx, Les Nouvelles de Bordeaux, 2010). On attend avec intérêt sinon impatience la parution de *Nouvelles idées reçues*.



Georgina Calzada, *Las Olvidadas*.



CHOIX de L'ORMÉE

EXPOSITION

CONFÉRENCE THÉÂTRE

Jean-Michel LETERRIER
avec la complicité de Alain DELMAS
LE SWING DES ŒUVRIERS, 30 ans de compagonnage entre la CGT et la Cie Lubat à Uzeste
Préface de Philippe MARTINEZ
Postface de Bernard LUBAT
De très nombreuses photos, illustrations, archives, plus de cinquante portraits d'œuvreuses et œuvriers (dont certaines et certains sont très familiers à nombre de nos lecteurs...).
Éd. in8, septembre 2019, 216 p., 25 €

Eric CHAUVIER

LAURA

Depuis seize ans (*Fiction familiale*, puis *Anthropologie*), cet auteur de proximité nous « promène » et nous instruit, des tranchées du rêve aux cheminements du souvenir, d'enquêtes délictueuses ou déletères (*Somaland*, après Seveso mais avant Lubrisol) en incartades plus légères en apparence (*Contre Télérama*, puis *La Rocade bordelaise*). Auto-fiction, enquêtes (parfois sur commande à l'anthropologue !), questionnements aux confins de la littérature et des sciences humaines invitent lectrice et lecteur à trouver leurs pistes en dépaysement de voisinage.

Dans *LAURA*, Eric Chauvier, homme de l'être et homme de lettres, retrouve « Laura du Bled », un amour de jeunesse, inassouvi. Sur la « voie désaffectée » de l'aventure amoureuse, le retour au bled, désenchanté, rend compte de toutes les pulsions, de toutes les différences sociales, de l'ancrage de la fiction dans la tristesse, la beauté, et la violence de classe du réel.

Éd. Allia, 128 p., 8 €

NOUS, AVEC LE POÈME POUR SEUL COURAGE, 84 poètes d'aujourd'hui

Anthologie réunie et présentée par Jean-Yves REUZEAU

Le plus jeune est tout juste majeur, le plus vieux presque centenaire; ils viennent de France et aussi de tous pays, adoptant par nécessité, et pour notre bien, la langue de l'exil, le français. Sous le patronage du récent Printemps des poètes, ils s'expriment, sans torsion, avec le courage pour thème. 84 voix pour 84 voies, menant toutes en poésie.

Le Castor astral, 397 p., 15 €

« Si que l'Huma n'était pas là
Nous serions tous en pénurie
Réduits à la simple furie,
Comme un proscrit qu'on empala. »

Grâce au soutien déterminé de ses lecteurs, à la puissance de feu, malgré de lourdes pertes, de ses journalistes, de tous et toutes ses employé-e-s, de sa direction, des soutiens les plus réguliers et les plus inespérés, *L'HUMANITÉ* a échappé de peu au naufrage. Elle galère, elle « rame velu » (= elle souque pileux !) mais elle fait eau sans sombrer... Elle a, éluardement, avec nous, le « dur désir de durer », et c'est vital.

V.T.

Lectrices, lecteurs, l'épidémie Covid-19 nous prive pour plusieurs semaines de sorties, cinéma, théâtre, conférences, concerts, expositions... Et d'Escale du livre. Nous restent les radios, le web et les livres ! Prenez soin de vous.

Lectrices, lecteurs, n'hésitez pas à nous faire connaître les initiatives culturelles bientôt proposées ici ou là. Le prochain L'Ormée concernera les mois de juillet à septembre.

CONFÉRENCE THÉÂTRE

EN TEMPS DE CONFINEMENT

> La réponse de la CGT Spectacle aux mesures exceptionnelles de soutien aux intermittents et salariés du secteur culturel : C'EST UN DÉBUT, CONTINUONS LE COMBAT ! <https://sfa-cgt.fr/news/1829>

> « Tout va très mal, soyez optimistes. » C'est le message qu'adressait aux nouvelles générations le philosophe marxien Lucien SÈVE, emporté lundi 23 mars par le Covid19. L'entretien avait été réalisé en 2018, chez lui, par *L'Humanité*. À re-écouter (16'30'') : <https://www.youtube.com/watch?v=jW8Hk6he3nk>

> « Dans le mur », beau texte de Hervé Le Corre publié par Rue 89 Bordeaux <https://rue89bordeaux.com/2020/03/dans-le-mur-par-herve-le-corre/>

> Les éditions La Fabrique offrent une dizaine de livres au format epub : <https://lafabrique.fr/offres-epub/>

> Écouter ou re-écouter FLOW, Citoyen, enregistré en public <https://www.youtube.com/watch?v=BnbX3TKsJ9o>

> Pour prolonger la 4^e édition du festival Passagers du réel qui s'est tenu à Bordeaux du 12 au 14 mars, la Troisième Porte à Gauche propose, en accès libre jusqu'au 12 mai, l'intégralité de la série documentaire *The Journey (Le Voyage)* de Peter Watkins : <https://www.troisiemeporteaugache.com/passagers-du-reel-2020/le-voyage-vod/>

> « Le mouvement social face à la presse », procès du traitement du social par les grands médias qui s'est tenu le 28 janvier dernier pour les 110 ans de la *Vie ouvrière*, mis en ligne par ACRIMED : <https://www.acrimed.org/Le-proces-de-la-presse-pour-les-110-ans-de-la-Vie>

JEAN FERRAT INTIME

Pour les dix ans de sa mort, un bel hommage, concret et plein de concrétions, au chanteur, poète, et homme de conviction, Jean Ferrat.

L'HUMANITÉ hors-série, 8,90 € (à commander entre autres à la fédé du PCF, 15-17 rue Furtado, 33800 Bordeaux)

Bernard VASSEUR COMMUNISTE ! AVEC MARX

Recueil de conférences. Le capitalisme a changé d'époque et menace la vie sur la planète : le passage à un autre type de société a besoin d'un approfondissement de la visée communiste. Éditions PCF 93, Pantin, 2019, 300 p., 6 €

CHANSONS

mercredi 3 juin 20 h 30

Spectacle pour ALLAIN LEPREST
ON VIENT VOUS VOIR

Avec Romain Didier, Clarika & Cyril Mokairesh
Le Haillan-L'Entrepôt

3 rue Georges Clémenceau – Le Haillan / 05 56 28 71 06

> www.lentrepot-lehaillan.fr

L'ORMÉE

n° 123

ÉDITO.

Pluralisme, sauvons les ours !,

Olivier Escots

1

CARTE BLANCHE.

Le long camin de Gric de Prat, Éric Roulet

2

POUVOIR & CULTURE.

Musées de sciences contre la science ?,

Sylvestre Huet

3

PAROLE DE CRÉATEUR.

Daniel Pantchenko, la chanson et l'écriture,

propos recueillis par Jean-Jacques Crespo

4 & 5

BORDEAUX POE&CIE.

Jean Casset, « *À Arcachon* »

6

Trente ans après, V.T.

6

DÉBAT.

Liberté de création, censure, racisme,

Gérard Loustalet-Sens

7

Ébauche de réponse et précisions,

Vincent Taconet

7

Fil rouge avec Georgina Calzada

4

DÉPOSÉ LE 06.04.2020

BORDEAUX CDIS

P4

LA POSTE
DISPENSÉ DE TIMBRAGE

L'Ormée

15, rue Furtado
33800 Bordeaux

POUR NOUS CONTACTER

ormee33@gmail.com

L'Ormée

Publication du secteur culturel

de la Fédération de la Gironde du PCF.

15, rue Furtado - 33800 Bordeaux - 05 56 91 45 06

Directeur de la publication Sébastien Laborde.

Rédacteur en chef interimeur Vincent Taconet.

Vente au numéro, 5 euros.

Abonnements - 1 an : 15 euros

soutien : 25 euros, 50 euros.

Tirage 3 000 exemplaires.

Composition et impression

Les Nouvelles de Bordeaux et du Sud-Ouest

15, rue Furtado - 33800 Bordeaux

CPPAP n°0724 P 11493